

Appel à communications

Colloque AISLF/CR41-Théories critiques & sociologies critiques

Critique sociale et psychanalyse

Théories et sociologies critiques face à un héritage controversé.

21-22 mai 2026

Université de Lausanne

Les activités critiques font partie des opérations fondamentales des sociétés modernes, traversant à la fois les domaines des pratiques ordinaires et ceux des réflexions théoriques des sciences sociales et humaines. En croisant des approches ancrées dans des recherches de terrain et des questionnements issus de la théorie sociale et de la philosophie sociale, le Comité de recherche (CR41) « Théories critiques et sociologies critiques » de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française (AISLF) se penche, depuis sa création en 2016, sur la question de la critique, de ses transformations et de son actualité¹. Après avoir abordé les questions de la montée de l'autoritarisme et du fascisme lors de notre précédent colloque à Montréal en mai 2025, le colloque de cette année interroge les liens entre la critique sociale et la psychanalyse. La psychanalyse et ses concepts, mais aussi ses modes d'approche et ses méthodes, sont étroitement liés au développement des théories sociales critiques et de la critique sociale, depuis la première partie du 20^e siècle.

1. La psychanalyse et les sciences sociales

La question des liens entre psychanalyse et sciences sociales s'est posée dès l'origine aux pionniers de cette discipline. Freud lui-même a commencé à se poser des questions « sociales » en lien avec la constitution de la « psyché » (Freud 1908, 1923 ; Fromm 1929 ; Assoun 1993 ; Haber 2010 ; Jappe 2017). Plus la psychanalyse avançait en sophistication conceptuelle, et plus les questions de société s'intriquaient à celles-ci. À l'inverse, on ne compte plus les théoricien.ne.s du monde social qui, très tôt, se sont intéressés à la psychanalyse. Dans les sciences sociales de langue française, nombre de chercheur.es se sont ainsi efforcé.e.s de combiner les deux approches, des sociologues Roger Bastide à Pierre Bourdieu, en passant par les philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari, Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, l'ethnopsychiatre Georges Devereux, l'ethnologue Jeanne Favret-Saada, le psychosociologue du politique Eugène Enriquez, et toute l'école lacanienne.

De l'autre côté de l'Atlantique, ces questions ont gagné en importance au milieu du 20^e siècle, à commencer par les travaux de Georges Herbert Mead, en parallèle à ceux de l'école anthropologique (Abram Kardiner, Clyde Kluckhohn, Margaret Mead). Les

¹ Parmi ses activités précédentes figurent la rencontre de Paris en 2017 sur les « formes de la critique », celle de 2018 à Montréal consacrée à l'« émergence de la critique », celle de Lausanne en 2019 sur les « contestations régressives », celle de 2020 à Tunis sur la « crise des médiations de la critique », celle de 2021 à Montréal sur la « critique au singulier », et enfin celle de 2024 à Liège sur la « critique écologique ».

deux sociologues majeurs du milieu du 20^e siècle aux USA, Charles Wright Mills et Talcott Parsons, intègrent tous deux à leur manière les apports de la psychanalyse dans leurs constructions théoriques sur la société de leur époque. Plus récemment, les travaux de la sociologue et psychanalyste féministe Nancy S. Chodorow ont prolongé cet héritage de manière critique.

C'est sans doute du côté germanophone que les sciences sociales ont pris en compte le plus tôt et le plus systématiquement les apports de la psychanalyse, en les intégrant dans leurs modes d'approche des phénomènes sociaux. L'un des premiers courants de pensée à avoir articulé la psychanalyse et les questionnements des sciences sociales est le courant matérialiste, qui naît au milieu des années 1920 (Siegfried Bernfeld, Erich Fromm, Wilhelm Reich).

La psychanalyse s'est ensuite montrée cruciale pour les sciences sociales dans leurs efforts pour comprendre les blocages de l'émancipation et la *montée de l'autoritarisme* et du fascisme. Les études sur l'autoritarisme inspirées du concept de « caractère autoritaire » (Reich 1929, Fromm 1936, 1941) – puis de « personnalité autoritaire » (Adorno 1950) – sont l'un des meilleurs exemples d'articulation dialectique entre psychanalyse et sciences sociales. C'est dans ce sens que la psychanalyse s'est imposée dans un premier temps aux auteurs de la *théorie critique* francfortoise, qu'il s'agisse de la psychosociologie de l'autoritarisme (Fromm et Adorno) ou des études discursives sur la propagande fasciste (Adorno 1943 ; Kracauer 1937 ; Löwenthal & Guterman 1949) – sans oublier les recherches de Siegfried Kracauer sur le cinéma comme un « révélateur » de la psyché collective (Kracauer 1942). Au-delà du rationalisme prédominant en sociologie, la psychanalyse permet de comprendre la part des émotions et l'emprise de l'*irraison* en politique, au-delà du cadre libéral-rationnel de l'État de droit ; en retour, elle permet de saisir la force de la réaction aux Lumières, en faisant ressortir le rôle manipulateur des affects en politique.

Ce sont autant de thématiques vivantes et actuelles qui ont encouragé les liens dynamiques entre psychanalyse et sciences sociales. Ce ne sont cependant pas les seuls : en s'appuyant sur *Malaise dans la civilisation*, Norbert Elias s'est ainsi penché sur le « processus de civilisation » en tant qu'intériorisation normative des comportements culturellement réglés (Elias 1939). Élève de Karl Mannheim, membre de l'Institut de sociologie de l'Université de Francfort, Elias était imprégné de ce même climat intellectuel qui a vu naître la théorie critique (francfortoise) et, plus largement, l'assemblage théorique entre psychanalyse et sciences sociales dont est issu le *freudo-marxisme*. Ce dernier s'est constitué durant les années 1920 en Allemagne à partir du constat d'une insuffisante prise en compte par la psychanalyse des relations sociales et des dimensions matérielles propres aux rapports entre les classes sociales, et de sa difficulté à penser le politique (Reich 1929). À l'inverse, le marxisme prenait certes en compte les processus de production et les formations collectives, mais en négligeant toutefois les modes de constitution de la psyché individuelle et les relations sociales de proximité (famille) concourant à façonner cette dernière. Si les obstacles sociaux, économiques et politiques à la formation de l'action collective et de l'agir politique peuvent être redoutables, les blocages *intrapsychiques* liés à la constitution de la personne peuvent l'être tout autant. La psychanalyse a ainsi permis de comprendre en quoi des constructions socio-économiques liées au capitalisme peuvent contribuer à la formation de troubles psychiques et de pathologies mentales.

Dans le sillage de ces recherches, la psychanalyse a également contribué à resituer les contradictions de la culture dans les sociétés modernes à l'aune de leurs dynamiques guerrières et destructrices, comme en témoignent les attrait nihilistes des « politiques de mort » déployées lorsqu'il était « minuit dans le siècle ». L'étrange fascination pour la destruction et le culte de la mort qui l'accompagne, hissés au rang de politique par le nazisme, ont été mis au jour par les penseurs critiques grâce aux éclairages de la psychanalyse (Fromm 1973). Le concept freudien de « pulsion de mort » (Freud 1922) s'est ainsi révélé utile pour comprendre les processus nécrophiles de la modernité (Marcuse 1955) – on parle aujourd'hui davantage de « nécropolitique » (Mbembe 2004). Les traits d'un monde « sans expérience » pétrifié dans l'attitude autoritaire ont ainsi été brossés à l'aide de recherches critiques sur la destruction du vivant – dont les études actuelles sur l'écocide sont un des prolongements.

Dans le droit fil de ces analyses sur les racines psychiques de l'autoritarisme, la psychanalyse ne s'est pas contentée d'étudier les ressorts de l'attitude autoritaire ; elle a aussi cherché à en travailler les conditions de formation, tant chez l'enfant en cours de constitution que chez l'adulte engagé dans la fonction éducative. Dès 1908, Sándor Ferenczi interrogeait ainsi les apports de la recherche psychanalytique à la pédagogie (Ferenczi 2018 [1908] : 32), ouvrant notamment une réflexion qui sera poursuivie bien plus tard par Adorno avec son projet d'« éducation après Auschwitz ». Cette orientation a été portée de manière concrète par plusieurs femmes psychanalystes pionnières telles que Marie Langer ou Vera Schmidt, pour qui l'éducateur devait entreprendre un travail sur lui-même afin de se défaire des préjugés hérités de sa socialisation, contribuant ainsi à « déconstruire subtilement l'autoritarisme qui présidait à l'ancienne éducation » (Schmidt cité par Gabarron-Garcia 2021 : 37), un projet renouvelé dans les années 1960-1970 par l'irruption d'un « idéal libertaire de pédagogie » (Neyrand 2011 : 84). C'est un geste « déconstructeur » similaire que Judith Butler opère dans ses travaux menés en discussion étroite avec Freud et Lacan, et qui renouvellent les termes d'une théorie sociale critique inspirée de la psychanalyse.

2. Les apports critiques de la psychanalyse

Les inspirations tirées de la psychanalyse ont permis d'approfondir et de renouveler des *postures critiques* dans les sciences sociales. C'est tout d'abord dans sa critique de l'héritage rationaliste étroit de la modernité, centré sur l'idée de *transparence de la raison*, que la psychanalyse s'est offerte à la fois comme une instance critique et une alternative à cet héritage, tout en le reformulant. Le décentrement opéré par la psychanalyse face au concept de « conscience », à travers ses modes d'examen de l'inconscient, et en révélant les profondeurs d'un univers de significations opérant sous la surface de l'activité réflexive, a permis d'examiner les facettes d'un « *inconscient social* » (Mauger 2017 : 67) rapporté à des structures et des institutions collectives. L'intérêt pour les profondeurs inconscientes des rapports sociaux a fait émerger tout un univers travaillé par des intensités affectives, peuplé de traumatismes, d'angoisses et de peurs, de fantasmes et de désirs dont l'appréhension eût été impossible à l'aune de la seule focale sur la conscience réflexive et la rationalité des échanges symboliques. Cette mise en question de la raison a encouragé un regard critique sur la modernité et les processus de modernisation, en venant bousculer l'idée de progrès, à partir d'une auto-critique de

la raison attentive aux traumatismes des profondeurs et aux profondeurs de l'histoire (Marcuse 1969).

C'est ensuite sur *le plan de la méthode* que la psychanalyse a contribué à déplacer les lignes au sein des sciences sociales, en incitant à développer des modes d'analyse du social plus attachés aux profondeurs affectives et émotionnelles agissant sous la surface des explicitations rationnelles propres aux énoncés de la communication ordinaire. Ceci a permis de faire ressortir les dynamiques d'un niveau plus affectif que symbolique, ce niveau échapperait à l'analyse sans une méthode sensible à la spécificité de ces modes d'existence. La méthode psychanalytique de l'association libre offre la possibilité d'une épistémologie ouverte à des processus infrasympoliques sans les subsumer sous un schéma préétabli (Fromm 1954). Cela déplace considérablement l'attention de la recherche sociale par rapport aux méthodes habituelles d'obédience « positiviste » attentives à la seule restitution des faits, mais incapables à saisir autre chose que des surfaces signifiantes objectivées. À la différence de ces dernières, la psychanalyse s'offre comme une approche incitant à développer une conception de l'enquête sociale en rupture avec la seule restitution des réalités « de surface ». Le refus psychanalytique de l'étude des « faits » sans examen des profondeurs permet de développer une autre conception de la recherche sociale, à la fois critique et dialectique.

S'ajoute un troisième élément, *l'articulation entre théorie et pratique*, souvent négligée par les sciences sociales lorsqu'elles perdent de vue toute dimension diagnostique et toute préoccupation « clinique ». Si la psychanalyse peut être envisagée sous un angle sociologique et philosophique en raison de son intérêt pour les questions sociales, elle reste avant tout une *thérapeutique* adossée à une méthode d'analyse des traumatismes attentive aux pathologies psychiques – et sociales. Ses pratiques n'ont pas pour seule visée les déploiements de connaissances et d'efforts de théorisation, mais aussi l'élaboration diagnostique de modes de traitement ayant une visée pratique de soin et de guérison. Le processus psychanalytique de théorisation est donc indissociable d'une visée pratique propre à sa dimension clinique.

Ces apports de la psychanalyse aux sciences sociales, esquissés ici de façon schématique, permettent de comprendre les *affinités entre la psychanalyse et les approches critiques en sciences sociales*. Ces dernières remettent toutes en cause, à des degrés divers, une conception étroite de la raison, réduite à sa dimension instrumentale, questionnent le modèle positiviste armé de seuls faits et d'une conception réductrice de la vérité, et défendent une certaine idée de l'élaboration de la connaissance en articulation avec la pratique. Des courants tels que le freudo-marxisme (qui recourt à la psychanalyse pour corriger certains éléments trop économicistes du matérialisme historique), mais aussi la théorie critique francfortoise (qui a puisé dans la psychanalyse une critique de la raison), ou encore la sociologie critique (centrée sur les éléments de l'inconscient social), montrent en effet que la psychanalyse a offert des ressources indispensables aux sciences sociales et à la critique sociale tout au long du 20^e siècle.

3. Un constat de dissociation

Les liens entre psychanalyse et sciences sociales à ces différents niveaux – qu'il s'agisse de la méthode, des rapports entre la psyché et le social, des interrogations sur l'« inconscient social », ou encore des questions sur l'application de la théorie

psychanalytique à des entités collectives, autrement dit d'une « psychanalyse de la société » (Fromm) – sont aujourd'hui remis en question (Chancer & Andrews 2014).

C'est tout d'abord le statut de la psychanalyse dans l'analyse des mécanismes mentaux et des processus psychiques, par rapport à la psychologie qui s'est transformé au cours de ces dernières décennies. L'épistémologie poppérienne qui excluait la psychanalyse – jugée infalsifiable – du domaine de la science, a fait son effet, laissant place à une approche empirique et expérimentale – et souvent neurologique – de la psychologie. Certains termes de la relation avec les sciences sociales ont dès lors volé en éclats et rendu plus difficile le dialogue entre disciplines – même si cet échange est resté dynamique dans certains domaines, comme la « psychodynamique du travail » (Christophe Dejours, Yves Clot), les travaux sur les institutions et la « psychanalyse de groupe » (Sigmund H. Foulkes, René Kaës), ou ceux de la « sociologie clinique » (de Gaulejac 1987, 2008).

Un second élément de dissociation des sciences sociales et de la psychanalyse est venu de la remise en cause des modèles critiques inspirés des approches centrées sur le concept d'inconscient, renvoyées à une « herméneutique du soupçon » (Ricoeur 1965 ; Boltanski 1990). Selon ces critiques, lorsqu'il est étendu à la société et aux rapports sociaux, le concept d'inconscient engendrerait une sorte de privilège épistémique de l'analyste (ou du thérapeute), en plaçant les sujets sociaux « ordinaires » dans une position d'ignorance des mécanismes qui opèrent à leur insu, et auxquels seul l'analyste du social aurait un accès privilégié (Bourdieu 2004 ; Fabiani 2016 ; Mauger 2017 ; Steinmetz 2014).

Un troisième élément tient au statut actuel de la psychanalyse dans les discussions intellectuelles, marqué par une série de critiques et de remises en cause dont l'effet est de relativiser son importance et sa place dans la vie intellectuelle contemporaine. L'empreinte proprement bourgeoise et patriarcale de l'œuvre de son fondateur est questionnée (Fromm 1935, 1980), en soulignant les biais de genre dont les pionniers de la psychanalyse se sont fait les relais (Laufer 2024). C'est aussi l'héritage occidental qui est remis en question par une série de critiques sur la manière dont la psychanalyse a transmis des modèles eurocentrés, insensibles à la question raciale et coloniale, autant de biais qu'il conviendrait de dénoncer et de défaire à l'heure actuelle (Ayoub 2024 ; Boni & Mendelsohn 2023).

Si les éléments retenus ici, auxquels pourraient aisément s'en ajouter d'autres, ciblent des questions pertinentes et importantes, ils contribuent toutefois à défaire les riches liens tissés entre psychanalyse et sciences sociales au cours du siècle dernier. Ils brossent le portrait d'un désintérêt mutuel accru, voire d'une ignorance décuplée, entre les deux domaines. À l'exception de quelques courants, une part significative des sciences sociales et humaines contemporaines ne s'intéresse plus guère à la psychanalyse, qui se penche peu, en retour, sur ces disciplines du social.

4. Les axes de questionnements

Les liens profonds entre psychanalyse et sciences sociales, ainsi que la contribution de la psychanalyse aux approches critiques en sociologie, font émerger un ensemble de questionnements à l'heure actuelle. Dans la suite des travaux sur la critique du CR41 de l'AISLF, nous aimerions interroger le rapport de la psychanalyse aux approches

critiques dans les sciences sociales. Quelle place conférer à la psychanalyse dans la recherche sociale critique et dans les sciences sociales ? Quelles sont les apports critiques de la psychanalyse à la sociologie et ses méthodes à l'heure actuelle ? En quoi les outils de la psychanalyse permettent-ils aux sciences sociales de rendre compte de phénomènes tels que l'autoritarisme et le fascisme ? En quoi le schéma d'analyse d'un « inconscient social » reste-t-il pertinent, en dépit des critiques, en sciences sociales pour décrire en profondeur les trajectoires sociales des affects ? En quoi la psychanalyse aide-t-elle à penser et à pratiquer une forme de diagnostic dans la pratique des sciences sociales, et à décrire des phénomènes pathologiques ? Quelles sont les conséquences de l'éloignement croissant de la psychanalyse et des sciences sociales, et quelles sont les possibilités d'inverser cette tendance ?

Ce sont là quelques-unes des questions qui se posent à l'heure actuelle et que nous aimerions explorer dans le cadre de notre colloque en mai prochain à Lausanne, questions qui s'organisent autour de *quatre axes* : i. Les rapports entre la psyché et le social et leurs transformations ; ii. Les liens entre surface et profondeur – entre raison et affects ; iii. La critique de la méthode et la méthode critique ; iv. Le rapport théorie/pratique et la question clinique.

Le colloque est ouvert à tou.te.s les chercheur.e.s s et étudiant.e.s avancé.es intéressé.e.s par ces thématiques. Les **propositions** de communication (**entre 300/400 mots**, env. 2'500 signes) sont à soumettre jusqu'au **1 mars 2026** (réponse mi-mars), à l'adresse : Olivier.Voirol@unil.ch

Calendrier

20 janvier 2026 : publication du CfP

1 mars : délai pour la remise des propositions

Début mars : rencontre du comité scientifique pour la sélection des propositions

16 mars : retour aux auteur.es

Fin mars : clôture du programme et publication

Début avril : tirage de l'affiche et des flyers

Comité d'organisation

Olivier Voirol, Maître d'enseignement et de recherche, Université de Lausanne ; **Benoît Coutu**, Professeur associé, Université du Québec à Montréal ; **Sarah Vigo Cacho**, chercheuse, Université de Lausanne.

Comité scientifique

Rémy Amouroux, Université de Lausanne ; **Pascale Bédard**, Université de Laval ; **Manuel Cervera-Marzal**, Université de Liège, *PragmApolis* ; **Jean-François Côté**, Université du Québec à Montréal ; **Laurent Desjardins**, Université de Laval ; **Bruno Frère**, Université de Liège, *PragmApolis* ; **Muriel Katz**, Université de Lausanne ; **Inara Luiza Marin**, Université de Campinas, Brésil ; **Emilie Martini**, Université de Lausanne ; **Denis Mellier**, Université de Franche-Comté ; **Levon Pedrazzini**, Université de Lausanne ; **Jan Spurk**, Université Paris Cité.